

Revue Tous Capables n°1 1986 Rencontre avec René Tabarly

Je n'ai pas choisi une personne au hasard pour débattre sans objectif. Je connais René Tabarly depuis longtemps¹ et à travers l'expérience de cet ami, je voulais essayer de prendre la mesure de l'évolution du monde ouvrier aussi bien dans sa vie à l'entreprise que dans sa vie hors-entreprise.

René Tabarly travaille à la SNIAS² et se trouve donc dans une entreprise qui est au cœur de notre région. En même temps le week-end avec sa famille (sa femme est institutrice) on le trouve à Bruniquel. Comment s'articule une vie à Toulouse (ville dont Baudis s'efforce de donner une image moderne) et une vie à Bruniquel où les plus myopes sont bien obligés de voir le poids du passé ?

Nous avons débattu de tout cela autour d'un petit verre et ensuite nous avons fait un petit tour dans ce village où nous avons visité un projet (à Bruniquel les projets se visitent) étonnant de René. Preuve qu'à Bruniquel on n'hésite pas à concevoir de manière pratique de grands projets.

Dans cette revue, chaque numéro commencera par une rencontre avec quelqu'un du peuple. Il ne s'agit pas seulement de donner la parole à ceux qui ne l'ont jamais, mais de réfléchir avec tous. Cet entretien conserve pour une part l'aspect vivant du dialogue même si le passage de l'oral à l'écrit suppose quelques modifications. Bien sûr d'autres sujets que le lecteur peut penser plus importants auraient pu être abordés (concernant l'école par exemple et l'image qui circule dans les têtes aujourd'hui) mais chacun peut réagir en lisant cet entretien et peut-être à un moment pourra-t-il être revu. Il s'agit d'un point de départ et dans l'affaire personne n'a l'habitude. Ni celui qui interroge (en essayant de sortir des thèmes préfabriqués) ni celui qui répond.

Merci donc pour vos réactions³.

J.P. Damaggio

¹ Depuis 1978 et a création de la cellule du PCF à Bruniquel.

² Devenu Airbus.

³ Je n'aurai aucune réaction.

Question : Parlons de la SNIAS, si tu veux bien...

René Tabarly :

La SNIAS, elle est foutue. C'est à dire que de plus en plus les capitaux privés rentrent dans la SNIAS, ça va vers une privatisation importante. On s'en est un peu moqué quand on a vu le service de gardiennage passer au privé. A la fin de *Caravelle*, au début de *Concorde*, on faisait pratiquement tout, on partait de la tôle plate, on se faisait les rivets on était autonome on vivait en circuit fermé. Il y avait 10.000 personnes. A un moment donné, ils ont décidé que c'était fini, que c'était terminé. C'est le morcellement de l'usine en petits groupes. Les gens de l'extérieur continuent de croire que c'est *l'Aérospatiale* mais ce n'est pas ça du tout.

Question : La création de ces petits groupes de travail n'est pas un phénomène isolé. Le prétexte c'est que les travailleurs ne sont plus perdus dans un vaste ensemble et que dans le petit groupe ils peuvent mieux travailler. Tu crois toi qu'il s'agit là d'un faux prétexte et que le but est de détruire l'entreprise nationale ?

René Tabarly :

Bien sûr. Prends des choses simples comme le 1% de la masse salariale que les patrons doivent reverser au comité d'entreprise. Quand le travail est réparti dans des petites entreprises sous-traitantes, le nombre de travailleurs diminue et les moyens du comité d'entreprise aussi. Il y a 10 ans, 1% pour 10.000 personnes cela représentait du pognon et la CGT était majoritaire et on s'était permis d'avoir de nombreuses colonies de vacances, des camps etc. On n'est plus que 5700 maintenant. Le reste sont des sous-traitants qui avec 10-20 travailleurs viennent dans la SNIAS. Il y a aussi le travail donné en sous-traitance à l'extérieur pour soutenir les entreprises de la région. 60% du travail part ainsi vers l'extérieur.

Donc il y a deux situations. Moi depuis 28 ans que je suis à la SNIAS j'appartenais à une section : la section outillage. Quand j'y suis rentré, il y avait 300 personnes et maintenant on est 33. On nous rogne notre travail par des gens qui rentrent à la SNIAS : il y a un patron et 4 ou 5 personnes qui viennent en tant que tâcherons. Et c'est d'autant plus grave, que les compagnons comme moi, qui avons de l'ancienneté, on est en train de nous mettre sur le plan technique dans une situation d'infériorité. Les boîtes extérieures nous arrivent avec des tas de techniques nouvelles et nous nous restons au même point avec nos vieilles "bécanes" datant du "roi Céset". Par exemple j'ai l'habitude de travailler avec un mètre optique un théodolite, une lunette; je fais des réglages sur des bâtis; ces instruments de mesure viennent de Suisse certes, mais ont 50 ans d'âge.

Les petits patrons qui débarquent ont des théodolites, des mètres optiques et des lunettes, mais au laser, avec lecture directe sur écran et les compagnons qu'ils ont eux ils savent s'en servir. Moi je ne sais pas. Je réclame de faire des stages mais, je suis à la SNIAS, je travaille sur les outils de la SNIAS, un point c'est tout. J'ai donc 20 ans de recul. Alors qu'est ce qui va se passer. Moi, on me laissera aller à la retraite et le privé prendra la place. Ils introduisent cela en douceur, sur 15 ans, 20 ans et un beau jour, l'Aérospatiale n'existera plus. Ce sera un ramassis de petits actionnaires. On le ressent partout dans tous les services.

Question : Donc en tant que travailleurs vous n'avez pas beaucoup de stages de formation. Avec les gens venant de l'extérieur ils ont la formation qui n'est donc pas à faire. Tout cela a des conséquences sur la classe ouvrière ?

René Tabarly :

Bien sûr. Il y a un vieillissement des travailleurs appartenant à la SNIAS. Quand je suis rentré, il y a 28 ans, j'avais 19 ans. Quand tu sors de l'école avec ton CAP, c'est comme quand tu sors avec ton permis de conduire. Tu as ton permis mais tu ne sais pas conduire et c'est en conduisant que tu apprends. Là c'est pareil. Quand je suis sorti de l'école avec un CAP je suis arrivé là et je suis tombé avec une équipe et des gens de différents âge et notamment des gens qui étaient là depuis 15 ans, 20 ans et qui m'ont appris à travailler, qui m'ont appris le boulot. Moi, maintenant, à 47 ans, à qui veux-tu que je fasse voir certaines combines que j'ai apprises dans le travail ! On n'embauche pas des jeunes. Sur le livre que nous a donné la direction on s'aperçoit qu'entre 45 et 55 ans se trouvent 80% du personnel.

Question : Et en plus ce qui a été appris n'est plus pris en compte par l'évolution technologique. Alors la classe ouvrière existe-t-elle ?

René Tabarly :

De moins en moins. Il reste des relations de copains qui sont importantes dans l'entreprise. Je mentirais si je disais le contraire. Mais il s'agit de relations entre copains de même option syndicale. Il n'y a pas eu une grève à la SNIAS depuis 10 ans. C'est tout de même grave. Avec tout ce qui se passe, tout ce qui se trame et les gens sont tout de même avertis. Même si la CGT a été mise en minorité, elle agit. Il ne se passe pas un jour sans que les choses ne soient expliquées.

Question : La politique en douceur de la direction arrive donc à ses fins, Est-ce parce que c'est en douceur ?

Parce que l'évolution se fait en douceur, mais aussi parce que la direction y a mis le paquet financièrement. Elle a organisé de façon délibérée en y mettant le prix son attaque contre la CGT. Ils ont fait des choses ! Quand je les raconte les gens ne veulent pas me croire. Il y a quelques années, ils ont dépensé 800 millions pour aménager un atelier en dehors de l'usine où ils ont mis tous les gens sympathisants CGT, militants communistes, délégués CGT et ils les y ont concentrés là. Et c'est fini. Comme ça, celui qui a une idée comment veux-tu qu'il la fasse passer ! Et puis, il y a eu la délation. Tu es candidat pour une augmentation et si tu ne l'as pas eu, il te faut abandonner ta carte, puis en prendre une autre et tu as ton augmentation⁴. Et ce fut pratiqué à grande échelle. Tous ceux qui avaient des postes clefs furent sortis. On a même créé des postes pour eux. A leur place on a mis des gens qui ont été tournés car très arrosés. Alors imagine 35 compagnons qui travaillent dans un atelier, tout le monde se connaît, celui-là est à FO, celui-là est à la CGT puis tout d'un coup tu vois un Cégétistes qui devient chef d'équipe et qui passe à FO; celui qui n'est pas solide déchire sa carte. Alors résultat : la CGT qui avait 57% tombe à 22%. En l'espace de 10 ans ils ont inversé le rapport.

Question : Si cette stratégie naît à un certain moment c'est que la direction dut trouver les hommes qui allaient mener non plus seulement une action au niveau de la production dans l'entreprise mais une réflexion sur la manipulation des esprits. Alors qui mène de telles opérations ?

René Tabarly :

Le changement s'est fait quand Sanguinetti fut élu député à Toulouse. Un nouveau directeur est arrivé, qui avait reçu ordre du gouvernement de faire taire la CGT à la SNIAS. Et vu l'importance de la SNIAS à Toulouse l'enjeu était important. En France on dit : si Renault tousse, la France s'enrhume. Dans notre région c'est la même chose pour la SNIAS. On peut dire ici : si la SNIAS bouillonne, s'il y a des grèves, si elle bouge, si les patrons de la SNIAS sont obligés dans les revendications de lâcher du pognon aux ouvriers, on risque de voir les petites boîtes autour contaminées. Donc, si on tient la SNIAS, on tient la région.

Question : Maintenant on peut passer à la vie du village. Comment tu articules l'expérience que tu acquiers dans ta vie toulousaine et celle que tu acquiers dans ta vie ici. Est-ce que c'est complètement contradictoire ? Est-ce une double vie ?

⁴ Des années après, grâce à une loi nouvelle, des avocats ont pris en main les dossiers des militants CGT et ils ont démontré qu'ils ont eu un parcours de carrière nettement en dessous de la moyenne. L'entreprise a été condamnée et René Tabarly a eu le bonheur un beau jour de recevoir un rattrapage salarial considérable.

Oui (en hésitant)

Question : Est-ce que d'autres ouvriers dans l'usine sont dans ton cas ?

René Tabarly :

Dans l'entreprise je connais pas mal de gens autour de moi qui sont originaires d'un coin et qui sont venus à Toulouse pour travailler. Soit ils ont fait bâtir en banlieue, soit ils sont comme moi, ils vivent dans un HLM et le samedi et dimanche ils reviennent dans leur coin, en Tarn et Garonne ou vers le bas, les Pyrénées, Aude, Gers ; ça se passe toujours chez des couples qui sont deux à travailler car c'est évident : pour faire comme ça il faut deux salaires.

Question : Ta résidence principale c'est à Toulouse ou ici ?

René Tabarly :

Ici (sans hésiter). A Toulouse depuis 15 ans que je vis dans mon appart, j'ai mon confort, mon appart douillet. J'aime rentrer le soir, regarder la tété bouquiner. J'y suis bien mais là où je vis réellement, c'est ici.

Question : Cette vie au village. Est-ce que les valeurs qui y sont attachées peuvent persister ?

René Tabarly :

Bruniquel, je sais pas, il faudrait que je regarde plus loin que moi. Moi mon objectif, dès que j'ai ma retraite avec ma femme, pan on vient ici et je suis résident perpétuellement ici, et on y vit⁵. Cela n'engage que moi et ce qui va se passer.

Question : Le fait que tu viennes ici montre que c'est porteur de quelque chose d'important donc il faudrait bien le faire durer ?

René Tabarly :

Moi, je me trouverais ici dans une situation spéciale, en tant que retraité. Je ne demanderais pas mieux que quelque chose s'installe à Bruniquel. Que des jeunes puissent y vivre et s'y fixer.

Question : C'est par forcément par ce biais là que je vois le maintien des valeurs de la vie de village, peut-être que les villes

⁵ C'est ce que fera René Tabarly malheureusement sa femme va décéder avant d'un cancer. A Bruniquel il apporte sa compétence technique au Festival Offenbach qui s'y déroule depuis 1996

pourraient aussi se transformer en tenant compte des rapports humains tels qu'ils fonctionnent ici.

René Tabarly :

Il y a des milliers de Toulousains qui vivent uniquement dans la ville, qui y passent toute leur vie, le samedi et le dimanche. Je suis un peu coupé. Qu'est-ce qu'ils y font ? Je n'en sais rien car moi dès qu'arrive le vendredi, je pars.

Question : Qu'est ce qui t'attache le plus ici ?

René Tabarly :

En premier mes racines. Mes parents sont nés ici, j'y ai toute ma famille, j'y ai passé toute ma petite enfance, ma femme aussi, elle a sa grand-mère de 84 ans derrière la cloison. Puis je me plais ici, ce qui me plaît c'est Bruniquel, les vieilles pierres.

Question : ça fait bon ménage chez toi le fait de travailler dans une usine qui fabrique un appareil comme Airbus dont les Américains eux-mêmes reconnaissent qu'il s'agit d'une technologie de pointe et le fait de venir en Week-end dans les vieilles pierres ?

René Tabarly :

Absolument, j'en ai besoin. Je vis dans le béton toute la semaine et le samedi et dimanche dans les vieilles pierres. Si j'ai un week-end sans Bruniquel lorsque j'arriverai à l'usine et il m'aura manqué quelque chose.

Question : Nous arrivons à la dernière série de questions. Je suis venu à Bruniquel pour écouter Padena (Conteur occitan) il y a quelques mois quand le syndicat d'initiative l'avait invité et j'ai vu que tu participais. Alors comme je m'intéresse, pour diverses raisons aux questions de langue occitane, je voulais te demander ce que tu penses de ce sujet. A l'usine par exemple, j'imagine que le patois ne s'y parle jamais ?

René Tabarly :

Oui, concernant le syndicat d'initiative de Bruniquel, je m'y suis mis, je suis vice-président. Concernant le patois à l'usine, le patois existe toujours pour déconner le plus souvent. Je ne te dirai pas qu'on parle le patois, mais enfin du moins dans l'équipe où je suis, où on est entre 45 et 54 ans, il y a le soudeur à côté qui parle le patois toulousain (ses parents le parlaient à Toulouse) et il le parle à l'occasion. J'ai passé aux copains les cassettes de Padena et les 10 ou 15 de l'atelier qui ont pu l'écouter

comprenaient tout et tous ont pu "se fendre la pêche". Moi en plus du patois je comprends tout, mais quand je le parle je "l'escagasse". Je n'ai pas appris à le parler et quand tu ne maîtrises pas une langue... Mais, c'est vrai, Padena dit le contraire, même si on "l'escagasse" il faut la parler. C'est en "l'escagassant" qu'on peut se perfectionner.

Question : Et au niveau du village ?

René Tabarly :

Il y a quelques vieux par-ci par-là. La grand-mère de ma femme c'est un régal de l'écouter. Il y a un vieux en dessous, de 73 ans, il a été maçon ici et il est parti travailler à Paris. Il a pris sa retraite et est venu s'installer dans sa maison familiale. Quand il rencontre la grand-mère de ma femme, dès qu'ils se voient, ça part en patois. Qu'ils restent 5 minutes ou deux heures ensemble tu n'entendras pas un mot de français.

Moi, j'aimerais le parler, c'est une langue qui me plaît. J'ai jamais fait l'effort de l'apprendre correctement mais j'aimerais la parler.

A la campagne aussi, il se parle un peu et parfois même des jeunes le comprennent.